

CYRANO DE BERGERAC ET LE FEU:  
LES COMPLEXES PROMÉTHÉENS DE LA SCIENCE  
ET DU PHALLUS

by Madeleine Alcover

Et Prométhée alla au ciel voler le feu pour animer l'homme qu'il avait créé; et il le transmet à ses fils qui *engendrèrent* dans le plaisir et surent les moyens de conquérir et d'*inventer*. Dans l'étude qui va suivre, que j'ai placée sous la bannière du mythe et qui sera d'inspiration bachelardienne, je me propose de montrer, par l'analyse du thème du feu dans les deux récits de Cyrano, le rôle déterminant qu'il joue dans sa vision du monde. Qu'il y ait parfois des contradictions, voire des incohérences, d'une page à l'autre de ces deux voyages, ne change rien à l'intérêt de la question, constitué avant tout par la fréquence et l'importance consacrées au feu. Elles dénotent chez Cyrano une véritable obsession de la chaleur, de la "sensation calorifique," objectivée dans une prétendue explication du monde qui trahit le désir qui la sous-tend et qui l'appelle. Cette subjectivité qui aboutit, non à la science, mais à un rêve et à une imagination de la science, je l'examinerai d'abord, en m'appuyant sur l'étude générale de Bachelard concernant les caractéristiques de "l'esprit préscientifique."<sup>1</sup>

La lune est-elle un monde? "Je ne saurois m'esclaircir de ce doute si je ne monte jusques-là. —Et pourquoi non? me respondois-je aussi tost: Prométhée fut bien autrefois au Ciel dérober du feu" (*Lach.* p. 9).<sup>2</sup> Par ce clair aveu de ce que Bachelard a baptisé le "complexe de Prométhée,"<sup>3</sup> Cyrano, dès le début de *L'Autre Monde*, précise que son voyage se présente comme une quête intellectuelle; intellectuelle et non spirituelle car le vol, relevant de l'astuce et d'une transgression, constitue non seulement un défi, mais un déni du mérite éthique supposé nécessaire à l'acquisition du savoir.

Sa fiction, qui naîtra de ce désir réel de connaître et de faire connaître, se situe d'emblée dans l'irréel: l'imagination de moyens cocasses, les seuls efficaces, pour gravir à la lune et plus tard au soleil, trahit chez Cyrano l'impétuosité qu'il met dans sa recherche et réalise, par le rêve, une immédiate satisfaction.

---

Madeleine Alcover is Associate Professor of French at Rice University.

Cette curiosité, cet orgueil et cette impatience, nous aurions tort pourtant de les considérer essentiellement comme des constituants d'une entreprise qui se donne comme "fictive." Bien au contraire, ces motivations se trouvent alimenter la majorité des livres de science du XVII<sup>e</sup> siècle, livres dans lesquels les auteurs se proposent d'expliquer le réel. Bachelard, dont l'immense érudition sur le sujet fait autorité, a montré minutieusement dans *La formation de l'esprit scientifique*, les caractéristiques de l'esprit préscientifique qu'il étudie aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. On verra, par le développement qui suit, qu'une juste appréciation des récits de Cyrano ne peut se faire qu'à la lumière d'une mentalité et d'un milieu particuliers et qu'une considération de cet ordre permet de mieux comprendre la signification d'un langage dont nous risquons d'être dupes, si nous l'extrayons de son contexte idéologique et mental.

La science, la connaissance, le savoir (mots synonymes au XVII<sup>e</sup> siècle, cf. Furetière), n'étaient pas alors considérés, par l'opinion publique, comme des domaines réservés à des spécialistes. L'ignorance, nourrie d'un ferme refus, d'un monde et d'une explication complexes et difficiles, caractérisait l'attitude de cette société mondaine et cultivée dont faisait partie à la fois les auteurs et les lecteurs. Bachelard expliquait ainsi cet état d'âme: "Ame puérile ou mondaine, animée par la curiosité naïve, frappée d'étonnement devant le moindre phénomène instrumenté, jouant à la Physique pour se distraire, pour avoir un prétexte à une attitude sérieuse, accueillant les occasions du collectionneur, passive jusque dans le bonheur de penser" (F.E.S. p. 9). Des esprits comme le Père Mersenne résistaient rarement à faire de "belles questions" et le minime s'était acquis une certaine réputation par ce moyen-là. La notion de *l'honnête homme* qui a des clartés de tout, s'implantant au cours de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et qu'un Pascal lui-même prisera, ne fera qu'entretenir cette grande illusion. Ne nous étonnons donc pas de voir le romancier Sorel publier en 1647 quatre volumes intitulés *La Science Universelle*. Dans son introduction Sorel fait savoir que son but est de donner une *encyclopédie*. Cet exemple, seul, d'une encyclopédie écrite par un *littérateur* et *sans collaboration* de qui que ce soit, illustre parfaitement l'immodestie et la naïveté d'un homme qui était assuré d'être compétent en la matière. Bachelard a, de son côté, signalé que "l'aspect littéraire est cependant un signe important, souvent un mauvais signe, des livres préscientifiques" (F. E. S. p. 83).

J'ai mentionné plus haut le refus de la complexité. A qui s'étonnera de trouver trop simples et les raisons qu'a le littérateur Cyrano d'accepter le copernicanisme et les explications qu'il donne de la supériorité de ce système, je proposerai en parallèle un passage du "savant" Père Castel où celui-ci s'oppose aux vues de Newton: "La Physique est de soi *simple, naturelle* et *facile*, je dis facile à entendre. On en sait les termes, on en connaît les objets. Naturellement nous observons, et nous éprouvons la plupart

des choses, la lumière, la chaleur, le froid. . . . Chaque coup d'oeil est une observation de la nature; chaque opération de nos sens et de nos mains est une expérience. *Tout le monde est un peu Physicien*, plus ou moins suivant qu'on a l'esprit plus ou moins attentif, et capable d'un *raisonnement naturel*" (F. E. S. p. 229). De même Cyrano se rangea du côté de Copernic parce que le système de ce dernier, aux yeux des non initiés, passait pour *plus simple* que le ptoléméisme; faisant fi de toute la partie mathématique complexe du nouveau système, Cyrano insistait sur des arguments "naturels," capables de convaincre quiconque avait tant soit peu de "sens commun": il est plus *normal* que le soleil, plutôt que la terre, soit au centre parce qu'on n'a jamais vu une cheminée tourner autour d'une alouette. Si donc Cyrano rejette "l'observation première" que la terre est immobile parce que "nous la sentons ferme dessous nous" (*Lach.* p. 11), c'est par une autre observation première, d'ordre rationnel celle-ci, qu'il justifie son point de vue. De cet "obstacle épistémologique"<sup>4</sup> ni Cyrano, ni Castel à un siècle d'intervalle ne sont conscients. Et si Cyrano ne souffle mot des ellipses de Képler à cause probablement de son préjugé que le cercle, figure simple donc naturelle, est préférable à l'ovale, ne nous hâtons pas de conclure à une ignorance et une naïveté particulières: Bachelard ne cite-t-il pas un auteur du XVIII<sup>e</sup> siècle pour qui l'ovale "est un cercle *en voie de guérison*" (F. E. S. p. 232)?

Cette subjectivité, d'autant plus confiante qu'elle est inconsciente de soi, il est donc bien évident qu'elle est à la base de ce qu'aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles on appelait la science. Et Bachelard pouvait écrire en conclusion de sa longue enquête: "Nous distinguons donc bien, soit chez les *savants*, soit chez les *rêveurs*, les mêmes procédés de démonstration impure. . . . Qu'on arrive au même résultat par des rêves ou par des expériences c'est pour nous la preuve que *l'expérience n'est qu'un rêve*" (F. E. S. p. 232). Cette constatation pourra donner un certain poids à celle qui suit: si l'on examine attentivement, dans les deux récits de Cyrano, les passages purement fictifs et ceux dans lesquels l'auteur prétend rapporter des discours philosophico-scientifiques, on s'aperçoit que la manière de procéder est la même. Or dans les seconds passages, il est question de rendre compte du réel: la conclusion s'impose que les philosophes et les savants des voyages rêvent le monde, ainsi mais pas davantage que le rêvaient les savants non fictifs étudiés dans *La formation de l'esprit scientifique*.

Cette similarité dans leur approche du réel soulève le problème fondamental du langage par lequel s'exprimaient alors et le rêve et le "monde de l'expérience." Quiconque n'est pas assez familiarisé avec cette mentalité aura tôt fait de conclure au langage métaphorique de la science de cette époque et, dans le cas de Cyrano, au langage métaphorique de tous les protagonistes. Mais pour déterminer le degré de métaphorisation d'un langage, comme pour déterminer l'ironie d'un texte, encore faut-il aupa-

vant s'être assuré de son contexte: lorsque dans un discours exprimé dans une langue non figurée apparaît tout d'un coup une "image" ou une comparaison, quelle est sa valeur: identité ou métaphore? En d'autres termes, seule une connaissance de l'idée qu'on se faisait du réel à une époque donnée, ou dans une oeuvre donnée, permet de déterminer si les mots étaient employés dans un sens métaphorique ou non. L'observation première qui consiste à lire un ouvrage du XVII<sup>e</sup> siècle avec des yeux du XX<sup>e</sup> est, comme toute observation première, immanquablement entachée de fausseté.

Une "image" particulière (image pour nous), largement répandue à l'époque, illustrera ce qui précède. Un philosophe de la lune, dans *L'Autre Monde*, explique la transparence du verre en ayant recours à l'explication par les *pores*, arrangés d'une certaine manière; un corps non transparent, mais laissant passer les sons, est également constitué de pores, mais arrangés d'une autre manière. Toujours dans *Les Etats de la Lune*, l'espagnol Gonzalès, dans son deuxième discours, pour expliquer que "tout est en tout," a besoin de recourir à la notion de "spongiosité"; et enfin Cyrano, dans *Les Etats du Soleil*, explique sa diaphanéité temporaire par le fait que le soleil a arrangé différemment sa matière. Or la spongiosité et la porosité étaient des *leitmotive*: un Descartes même y resta fidèle au point que Bachelard a pu comiquement qualifier sa philosophie de "métaphysique de l'éponge"! Bien plus, pour montrer que cette "image" n'en est pas toujours une à cette époque, je citerai deux exemples non ambigus. Le premier est tiré d'une dissertation du Père Béraud (1702-1777) selon lequel les verres et matières vitrifiables "sont des éponges de lumière, parce qu'ils (sont) tous pénétrés de la matière qui fait la lumière; par la même manière on peut dire qu'ils sont tous des éponges de matière électrique" (F.E.S. p. 76). Le second exemple est fourni par le Comte de la Cépède, "des Acad. et Soc. Roy. de Dijon, Toulouse, Rome, Stockholm, Hesse, Hambourg, Munich," dans sa *Physique générale et particulière* (1782): "Tous les corps de la nature sont remplis de pores; la porosité est donc une propriété générale des corps" (F.E.S. p. 79).<sup>3</sup> J'aurai l'occasion, dans la suite de cette étude, de proposer une lecture littérale, démétaphorisante, de certaines prétendues métaphores des textes de Cyrano.

Envahi par l'impatiente curiosité de savoir, confiant en l'ingéniosité de l'esprit à trouver des réponses à toutes les questions que celui-ci se pose, Cyrano dans ses deux récits nous révèle à la fois les résultats de sa quête et les motivations profondes de sa vision du monde. La difficulté à concilier les différents "systèmes" exposés dans les deux voyages a été maintes fois dénoncée par la critique.<sup>6</sup> Aussi est-il bon, pour chaque discours, d'essayer de s'enfermer dans la pensée de celui qui parle et d'expliquer cette pensée, dans la mesure du possible, sans référence aux autres systèmes. Cela me paraît particulièrement important pour juger le degré

de métaphorisation du langage qui n'est pas le même selon les différents protagonistes. Mais, l'analyse faite, on s'aperçoit qu'il y a des *constantes* que j'attribue à l'auteur; comme si Cyrano, ferme et convaincu de certains principes, tentait par le truchement de ses divers personnages d'offrir différentes explications "plausibles" des phénomènes. Ces principes sont peu nombreux, et forment la trame de sa pensée: *tout* dans la nature est *matériel*, la vie est un phénomène explicable par le feu et la chaleur. Quel que soit le locuteur des deux voyages, dans le système que chacun présente le feu est toujours très valorisé par rapports aux autres composants de la matière. Cette immense valorisation tient au fait que c'est à lui qu'on demande l'explication du mouvement et de la vie, vivacité et vie étant confondues. A cette raison "objectivée" s'en ajoutent d'autres, et je renvoie, pour en connaître le détail, à *La Psychanalyse du feu* de Bachelard.

Le feu est toujours *substantialisé* et ce n'est que dans le détail de sa constitution que se dessinent des variantes. L'espagnol Gonzalès (*Etats de la Lune*) expose dans son deuxième discours une théorie de la matière constituée de quatre éléments *fixes*, entendez non transformables les uns dans les autres. Cela l'oblige à soutenir que "tout est en tout": dans chaque corps simple, et à plus forte raison dans les corps composés, se trouve une certaine quantité de chacun des éléments; ainsi, à titre d'exemple, la bûche contient du feu avant même qu'on l'enflamme et le phénomène de l'inflammation ne fait que libérer le feu latent contenu dans le bois (*Lach.* pp. 50-51). Pour parler comme Aristote, que Gonzalès critique cependant, le feu est "actualisé" par l'inflammation. Gassendi lui-même croyait à un feu potentiel et à un feu actuel et cette croyance au feu substantialisé était si forte que Bachelard a pu citer un exemple extraordinaire de Nicolas de Locques (1665) dans lequel *le feu, contenu dans la glace, est congelé* (*Psych.* p. 133). Les académiciens de la lune, ardents lucrécien et épicuriens, conçoivent également le feu comme une substance; atomistes, ils en précisent la constitution: le feu est composé d'atomes ronds et pyramidaux, les ronds expliquant le mouvement, les pyramidaux la sensation de brûlure (*Lach.* p. 76). On saisit là une caractéristique de l'époque qui consiste à poser, comme *essentielle*, une qualité: de la sensation de piquûre, on conclut *l'existence* de pointes dans le feu.<sup>7</sup> Cyrano, cette fois-ci en son propre nom (*Etats du Soleil*), reste fidèle à cette vision atomiste quand il déclare que les atomes du feu sont ronds (*Lach.* p. 125), ayant renoncé alors aux pyramidaux et ne retenant pour la substance du feu que le caractère essentiel du mouvement. L'incorruptibilité des atomes étant affirmée, on en conclura aisément que le feu, chez Cyrano, est *indestructible* et que la matière en général est éternelle.

Le feu, dont l'essence est d'être en mouvement, va, dans ces différentes théories (excepté *peut-être* celles de Gonzalès), expliquer le phénomène de la vie. Ce mouvement, le feu le communique aux autres atomes; par ce mouvement, il "arrange" les autres atomes, il les "dispose" différemment,

et ce sont ces diverses dispositions de la matière qui créent les résultats variés que nous constatons dans la nature: "le feu, qui est le constructeur et le destructeur des parties et du tout de l'Univers, a poussé et ramassé dans un Chesne la quantité des figures nécessaires à composer ce Chesne" (*Lach.* p. 76). Un peu plus ou un peu moins de certaines figures et on eût eu un homme ou de la mousse. Cyrano, jusque dans *Les Etats du Soleil*, restera fidèle à cette conception que les différentes puissances des êtres, croître, sentir, penser, sont les *résultats* d'une disposition particulière des atomes due à une action du feu: il faut l'organe pour qu'il y ait la fonction, d'avantage, l'organe crée la fonction. La seule fonction préexistante est celle du mouvement, ce qui explique les affirmations réitérées que le seul composant de l'âme est le feu.<sup>8</sup> Que ce soit l'académicien de la lune qui parle, ou Cyrano en son propre nom dans le soleil, les qualités psychologiques comme la joie sont expliquées par le mouvement et par le feu (*Lach.* pp. 80 et 126). C'est dans des passages de ce genre qu'apparaît clairement que de prétendues métaphores, en fait, "ne sont pas entièrement déréalisées, déconcrétisées" (*Psych.* p. 117). L'académicien ayant soutenu que l'Univers n'est composé *que* d'atomes et après avoir expliqué les cinq sens en n'ayant recours qu'à cette explication matérialiste, en arrive enfin aux passions; dans un tel contexte il me paraît évident que des expressions comme "ardeur de courage" sont à prendre à la lettre: "Lorsqu'un air violent rencontre *le feu de nostre sang*, incliné au mesme bransle, il anime *ce feu* à se pousser dehors: c'est ce que nous appelons *ardeur de courage*" (*Lach.* p. 80). Dans le même passage les rayons visuels, c'est-à-dire ceux qui partent des yeux, ayant été définis comme une "poussière de feu" ou "ces feux de nostre oeil" (*Lach.* p. 79), on m'accordera sans peine que, si l'académicien eût parlé de *regard brûlant*, il eût fallu lire cette expression littéralement. Il n'est pas jusqu'aux facultés intellectuelles que les protagonistes ne présentent comme purement matérielles. L'imagination est constamment associée, dans l'oeuvre de Cyrano, à des adjectifs relevant du phénomène de la chaleur. Parlant d'Adam, Elie cite son "imagination" et "le feu de cet entousiasme"; le démon de Socrate, dénonçant la gérontocratie de la terre, présente les vieillards de cette façon: "Ce pauvre hébété dont la neige de soixante hivers a *glacé l'imagination*. . . . Il n'avoit pas assez de *feu* pour *allumer ces nobles élans* qui nous font *oser*. . . . Un bataillon de septante janviers a *gelé son sang* et tué de froid tous les *nobles entousiasmes* dont les jeunes personnes sont *échauffées* pour la justice" (*Lach.* pp. 61 et 62). Passage extraordinaire où la vertuosité verbale joue avec des mots dont le degré de métaphorisation n'est pas le même. L'académicien, de même, considère "l'imagination plus *chaude* que les autres facultez de l'Amé" (*Lach.* p. 79). Dans le deuxième voyage, l'imagination aura d'autant plus de pouvoir qu'elle sera plus chaude à cause de la proximité de l'astre (cf. *Lach.* pp. 132, 135, 136). Le peuple métamorphosé s'inscrit dans la même lignée



que tous les autres: "Il faut que tu sçaches qu'estant nés habitans de la partie claire de ce grand Monde où le principe de la Matière est d'estre en *action*, nous devons avoir *l'imagination beaucoup plus active* que ceux des régions opaques, et la substance du corps aussi beaucoup plus déliée. . . . Vous autres Hommes ne pouvez pas les mêmes choses à cause de la *pesanteur de vostre masse, et la froideur de vostre imagination*" (*Lach.* p. 145).

La vie, l'imagination, les qualités morales "nobles" comme l'audace, étant constituées par le feu, inversement le froid est signe de faiblesse et, à la limite, de mort. Les citations qui précèdent le montrent; pour lui, il y a équivalence entre froid, glace, et mort. La vision de Cyrano est proche de celle exprimée dans le *Traité du feu et du sel* (1622), citée par Bachelard: "Toute coagulation est une espèce de mort, et la liquorosité de vie" (*F. E. S.* p. 65). Bachelard signalant que pour d'autres auteurs la coagulation est l'action d'un germe et d'un levain qui va produire la vie, et opposant le pôle mouvement/liberté au pôle repos/cohésion, je conclurai pour ma part que la conception cyranesque relève d'une vision *baroque* du monde, philosophie de "*l'apésanteur*" comme on l'a bien définie. Par la mort, de l'homme ou de n'importe quel être vivant, les atomes du feu constitutifs de son âme sont libérés. La mort des corps particuliers étant affirmée ainsi que la pérennité du feu, cette double assertion explique la migration des âmes dont il est parlé dans les deux voyages: dans la lune, la sympathie, qualité de la matière comme on croyait que le phénomène de l'aimantation du fer le prouvait, sert d'explication à l'envolée des âmes vers le soleil et à leur re-information dans des êtres plus subtils, entendez d'une matière plus déliée. Dans ce monde-là, on n'inhume pas; la crémation, cet "appel du bûcher," ce "complexe d'Empédocle" (*Psych.* p. 35), qui détruit, porte en elle un caractère éminemment positif; c'est un renouvellement, ainsi présenté par un Sélénien:

Hormis les criminels tout le monde est brûlé . . . car nous croyons que le feu ayant séparé le pur de l'impur, et, de sa chaleur, rassemblé par sympathie cette chaleur naturelle qui faisait l'Âme, il luy donne la force de s'élever toujours en montant jusqu'à quelque astre, la terre de certains peuples plus immatériels que nous, plus intellectuels, parce que leur tempérament doit correspondre et participer à la pureté du globe qu'ils habitent, et que cette flamme radicale, s'estant encore rectifiée par la subtilité des élémens de ce Monde-là, elle vient à composer un des bourgeois de ce pays enflambé. (*Lach.* p. 86)

Dans *Les Etats du Soleil*, cette circulation est décrite avec un luxe de précisions dans le texte suivant que j'abrège:

Les Pôles sont les bouches du Ciel par lesquelles il reprend la lumière, la chaleur et les influences qu'il a répandues sur la Terre. . . . Il faut, donc, comme je vous ai dit, qu'il y ait au Ciel des soupiraux par où se dégorgent les réplétions de la Terre, et d'autres par où le Ciel puisse réparer ses pertes, afin que l'éternelle circulation de ces

petits corps de vie pénètre successivement tous les globes de ce grand Univers. Or les soupiraux du Ciel sont les Pôles par où il se repaist des âmes de tout ce qui meurt dans les Mondes de chez luy, et tous les Astres sont ses bouches et les pores par où s'exhalent derechef ses esprits. (*Lach.* p. 176)

Dans ce typique exemple de surdétermination apparaît la croyance aux astres-animaux dont les fonctions fondamentales, à l'instar des fonctions organiques animales, sont la digestion et l'engendrement. La fonction digestive des êtres a été étudiée par Bachelard et présentée sous le titre de "complexe de Pantagruel"; la fonction générative, attachée à une sexualisation du feu,<sup>9</sup> je la nommerai le "complexe du phallus." Dans un cas comme dans l'autre, la subjectivation de l'objet atteint son point culminant et nulle part mieux que dans ces deux fonctions n'est justifiée l'entreprise bachelardienne de psychanalyser le feu, de montrer les *appétits* qu'on lui prête.

Dans *L'Autre Monde*, le premier entretien de Cyrano avec le vice roi du Canada porte sur l'astronomie; le même sujet réapparaît dans *Les Etats du Soleil* et si, une fois, les planètes sont supposées être d'anciens soleils, à deux reprises c'est une hypothèse différente qui est retenue, celle des planètes formées par le soleil, détachées de lui. J'ai employé volontairement des verbes "objectifs"; Cyrano, lui, s'exprime bien différemment. Les planètes sont "l'escume des soleils qui se purgent"; "le soleil *desgorge* . . . et se purge des restes de la matière qui *nourrit* son feu" comme un coeur qui vomit; quand le soleil aura tout "consommé," il cherchera ailleurs "une autre pasture" pour engendrer d'autres mondes (*Lach.* p. 15). On notera qu'au XVII<sup>e</sup> siècle les mots *consumer* et *consommer* sont encore confondus, ce qui révèle clairement l'équivalence digestion-cuisson ou cuisson-digestion comme on le verra plus loin. Dans *Les Etats du Soleil*, le héros passe quelque temps sur une macule "dont le Soleil s'estoit purgé" (*Lach.* p. 130). Enfin je rappelle le texte cité plus haut où le soleil "se repaist" des âmes et où les astres sont les "bouches et les pores du Ciel." Une première remarque s'impose qui ne nous étonnera pas vu la valorisation attachée au feu: les planètes sont des *sous-produits*, et qu'on les prenne pour des *excréments* (purger?) ou des *vomissures*, elles sont, par rapport aux astres, très nettement *dévalorisées*. Le soleil, monstre qui dévore et défèque et haut-fourneau, a son équivalent dans l'homme composé de trois foyers, le foie, le coeur, et le cerveau, sièges respectifs des âmes végétative, sensitive, et intellectuelle (*Lach.* p. 131). Ailleurs, Cyrano affirme en son propre nom que son "*foie* sembloit brûler dans un pourpre de feu, et *cuisant* l'air qu'[il] respiroit, continuoit la circulation du sang" (*Lach.* p. 135). Les différentes cuissons spécifient les substances: il faut qu'une matière passe par la cuisson ou la digestion pour devenir autre. Dans les deux voyages cette conception est affirmée par un des protagonistes; dans *Les Etats de la Lune*, l'animalisation de l'humus en



l'homme s'opère successivement par les estomacs de la plante, de l'animal, puis de l'homme (*Lach.* p. 90-91); dans *Les Etats du Soleil*, une première cocction de la macule crée la puissance de végéter, une seconde celle de sentir, et une troisième celle de raisonner (*Lach.* p. 131).

Ce "fumier" que sont les planètes a besoin, pour devenir fertile, d'être fécondé. Dès le début du premier voyage, le soleil, "cause des générations," est au centre du monde solaire comme les "parties génitales au milieu dans l'homme" (*Lach.* p. 11). On aurait tort de croire que le mot *homme* est employé ici dans un sens générique; la comparaison est établie avec l'appareil génital mâle exclusivement. Le soleil au centre du monde est également comparé au "précieux germe" de l'oignon caché dans les replis de ses pelures. Dans *Les Etats du Soleil* Cyrano est bien plus explicite sur le sujet des noces cosmiques. La macule dont j'ai parlé, et les planètes en général, sont présentées comme des "matrices": les mots *engrosser, accoucher, être en travail*, établissent l'équivalence terre-femme, tandis que le soleil *dardant* ses rayons met en valeur l'action pénétrante du pénis (*Lach.* p. 130 et 132). Plus loin, il est affirmé que c'est le soleil "qui *influe à la matière de vos mondes la puissance d'engendrer*" (*Lach.* p. 182). Cette stérilité de la terre est enfin développée dans un passage où il est difficile de ne pas voir un rêve érotique:

Au printemps, quand le soleil a *réjoui* nostre escorce d'une *sève féconde*, nous allongeons nos *rameaux* et les *étendons chargés de fruits* sur le sein de la Terre, dont nous sommes amoureux. La Terre, de son costé, *s'entr'ouvre* et *s'échauffe* d'une mesme ardeur; et comme si chacun de nos *rameaux* estoient un . . . [sic], elle s'en approche pour s'y joindre; et nos *rameaux*, transportez de plaisir, *se déchargent*, dans son *giron*, de la *semence* qu'elle brûle de recevoir. (*Lach.* p. 168)

Le pénis, et cette fois sans métaphore, est encore glorifié sur la lune puisque la noblesse, au lieu de porter l'épée, porte à la ceinture un "bronze, figuré en parties honteuses"; une fois de plus Cyrano établit une ressemblance entre la fonction de l'organe génital mâle et celle du feu: le membre viril est "le *Prométhée* de chaque animal et le *réparateur* infatigable des faiblesses de la Nature" (*Lach.* p. 88). Prométhée, en volant le feu, n'a pas apporté au monde que la science. Bachelard écrivait qu'il "est un *amant vigoureux* plutôt qu'un philosophe intelligent" (*Psych.* p. 47). Chez Cyrano aussi les deux thèmes sont liés: le héros, on l'a vu, renouvelle l'acte de Prométhée par son désir de savoir et par son vol, mais aussi il lui ressemble par sa constitution physique. Dans le passage suivant, les deux Prométhée, le philosophe et le propagateur, sont réunis: au sujet d'Adam le prophète Elie, ayant accommodé le mythe païen à la mythologie chrétienne, déclare que "les Hébreux l'ont connu sous le nom d'Adam et les idolâtres sous le

nom de Prométhée, que leurs poètes feignirent *avoir desrobé le feu du Ciel*, à cause de ses descendans qu'il *engendra* pourvus d'une *Ame aussi parfaite* que celle dont Dieu l'avoit remply . . ." (*Lach.* p. 23-24). Quant à la femme, comme la terre, elle est un *ventre*, et la citation qui suit, alliant le thème de la coction à celui de la génération, met en valeur l'am-bivalence du ventre féminin:

Ensuite de la retraite des eaux, il est demeuré sur la Terre une bourbe grasse et féconde [fécondité due à une puissante coction du soleil qui a précédé le déluge] où, quand le soleil eut rayonné, il s'éleva comme une ampoule, qui ne pût à cause du froid pousser son germe dehors. Elle receut donc une autre coction; et cette coction la rectifiant encor et la perfectionnant par un mélange plus exact, elle rendit ce germe qui n'estoit en puissance que de végéter, capable de sentir . . . et après une troisième coction, cette matrice estant si fort échauffée . . . elle s'ouvrit et enfanta un homme. . . (*Lach.* pp. 130-131)

D'ailleurs la dévalorisation de la femme ne se limite pas à l'infériorité de son rôle dans la génération: Eve est présentée comme "plus faible et moins chaude qu'Adam," et si l'on se souvient que les qualités morales les plus "nobles" sont expliquées par le feu, il sera aisé de conclure que le courage et l'audace, entre autres, sont des qualités éminemment masculines. Constatation triviale en ce qui concerne le XVII<sup>e</sup> siècle;<sup>10</sup> mais troublante dans la mesure où, au XX<sup>e</sup>, Bachelard lui-même n'a pas pris la peine de donner un nom spécifique à un parti-pris si injuste: ce que j'ai appelé le "complexe du phallus" peut-être l'avait-il, lui aussi.

Cette obsession phallique ne se borne pas aux phénomènes attachés au feu. On la trouve à plusieurs reprises dans l'oeuvre de Cyrano: j'ai cité les bronzes et les rameaux et il faut y ajouter les nez qui, dans la lune, déterminent les qualités morales des mâles au point qu'on *châtre* les *camus* (*Lach.* p. 87). Dans l'épisode du paradis, le héros tient avec Elie le propos suivant au sujet du fameux *serpent* que le prophète a relégué dans le corps de l'homme et qui constitue présentement les boyaux:

"En effet, luy dis-je en l'interrompant, j'ay remarqué que comme ce Serpent essaye toujours de s'échapper du corps de l'homme, on luy veoit la teste et le col sortir au bas de nos ventres. Mais aussy Dieu n'a pas permis que l'homme seul en fust tourmenté, il a voulu qu'il se bandast contre la femme pour luy jeter son venin, et que l'enflure dura neuf mois après l'avoir piquée." (*Lach.* p. 28)

Une dernière allusion au pénis se trouve dans *Les Etats du Soleil*: une des raisons pour lesquelles le héros est condamné à mort par la république des oiseaux est "qu'il porte la queue devant" (*Lach.* p. 158). Si l'on sort des voyages pour examiner le *Pédant joué* on sera frappé par la fréquence et le réalisme qui caractérisent ce sujet; dès le début (I, 1), par exemple, le pédant grammairien Granger déclare au capitain Chasteaufort: "Vous n'estes ny masculin, ny féminin, mais neutre: vous avez fait de vostre Dac-

tyle un Troquée, c'est-à-dire que, par la soustraction d'une brève, vous vous estes rendu impotent à la propagation des individus" (*Lach.* t. II, p. 13), déclaration suivie d'une tirade de 73 octosyllabes rimant en *-if* et où la grammairie est accouplée au sexe de la manière la plus éblouissante.

Il se peut d'ailleurs que, dans le cas de Cyrano, à cette valorisation du pénis due à une idéologie essentiellement masculine, s'en ajoute une autre que je crois venir d'une homosexualité sinon réalisée, du moins latente. Sans compter que le héros, au début de ses oeuvres, à Paris et plus tard à Toulouse, est toujours entouré d'hommes et d'hommes seulement, le fait qu'on l'accouple sur la lune avec Gonzalès et qu'il affirme que l'accouplement a été consommé (*Lach.* p. 45), peut être révélateur. Dans le même voyage, lorsqu'il décrit la scène d'anthropophagie funéraire, il emploie pour le mot *ami* le mot *amant*. Dans les *Entretiens pointus* (publiés en 1662), Cyrano a relaté les propos facétieux émis par ses amis et lui-même. Etant donné qu'une remarque "pointue" est attribuée à Socrate et que cette remarque se trouve dans *Les Etats de la Lune*,<sup>11</sup> il semble qu'on puisse conclure que Socrate était le surnom de Cyrano. Or voici une des "pointes" de Socrate: "Et de luy-mesme, qui se plaisoit à l'amour des masles, il asseura qu'il en usoit ainsi, pour être honteux, au point de se cacher derrière les autres" (*Lach.* t. II, p. 294). Leuret, son ami et éditeur des *Etats de la lune*, ayant parlé dans sa préface de la grande retenue de Cyrano envers le sexe féminin (attribuée par lui à une continence naturelle); son amitié, puis inimitié, avec Dassoucy, cet homosexuel notoire; tout cela, je l'accorde, ne constitue pas une preuve, mais peut nous mener à une forte présomption.

Cyrano-Prométhée: désir du savoir et désir tout court. Le constituant fondamental de cette vision du monde, le feu-chaleur, feu de *l'imagination* et feu du *sexe*, unifiant la vie intellectuelle et la vie physique dans une même *consécration de l'excitation*, est de toute évidence l'objectivation et la valorisation que Cyrano fait de ses propres aptitudes intellectuelles et de ses propres désirs: un plaidoyer *pro domo*, en somme.

## NOTES

1. Gaston Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique* (Paris, 1965). Par la suite, les références apparaîtront dans le texte avec la mention *F. E. S.* et le numéro de la page.

2. Je cite d'après l'édition critique de Frédéric Lachèvre (Paris, 1921). Références dans le texte avec la mention *Lach.* C'est toujours moi qui souligne sauf indication contraire.

3. Gaston Bachelard, *La Psychanalyse du feu* (Paris, 1972), pp. 19-27. "Nous proposons donc de ranger sous le nom de *complexe de Prométhée* toutes les tendances qui nous poussent à

*savoir* autant que nos pères, plus que nos pères, autant que nos maîtres, plus que nos maîtres” (p. 26). Références dans le texte avec la mention *Psych.*

4. Bachelard a consacré tout son second chapitre de la *F. E. S.* à l’obstacle épistémologique que constitue l’expérience première. Il dénonce la “rationalisation immédiate et fautive d’un phénomène incertain” (p. 43) et ajoute que “dans la connaissance vulgaire, les faits sont trop tôt impliqués dans des raisons” (p. 44).

5. Bachelard a étudié “l’obstacle verbal” dans le chapitre 4 de la *F. E. S.*, pp. 73-82: tout le chapitre est centré sur “l’image de l’éponge.”

6. Et par moi-même dans *La Pensée philosophique et scientifique de Cyrano de Bergerac* (Genève, 1970).

7. Bachelard (*F. E. S.* p. 110) donne un exemple de Jules-Henri Pott (1782): “Il faut que les particules de l’eau soient dures, puisqu’elle creuse les pierres et les rochers . . .”.

8. *Etats de la Lune*: pp. 72, 78, 86; *Etats du Soleil*: pp. 132, 176, 182, 189, 190 (relevé non exhaustif).

9. Cf. le chapitre 4 de Bachelard dans la *Psych.*: “le feu sexualisé.” Dans le chap. 3, consacré à la “Psychanalyse et préhistoire. Le complexe de Novalis,” il écrit: “La phénoménologie primitive est une phénoménologie de l’affectivité: elle fabrique des êtres objectifs avec des fantômes projetés par la rêverie, des images avec des désirs, des expériences matérielles avec des expériences somatiques, et du feu avec de l’amour” (p. 67).

10. Poullain de la Barre résume, pour la réfuter, l’interprétation sexiste de la théorie des tempéraments dans *De l’excellence des hommes contre ‘L’égalité des sexes’* (Paris, 1675). Voici d’abord ce qui concerne les différentes contributions des deux sexes dans la procréation: “Car ayant pour but de perpétuer les especes par la voye de la generation, à laquelle le masle et la femelle sont absolument necessaires, [la Nature] a dû donner au premier, qui y concoure comme cause active et efficiente, les qualitez les plus convenables à ce devoir, qui sont la chaleur, la secheresse et la force, et donner à la femelle qui n’est qu’une cause passive, et qui a plus besoin d’humeurs pour la production et pour la nourriture de son fruit, des qualitez plus molles, pour ainsi dire, et moins actives” (pp. 135-136). Pour ce qui est des caractères des sexes, ils dépendent entièrement des tempéraments: “La constitution chaude et seche qui est celle des masles est celle qui a le plus de proportion et de convenance pour l’esprit et pour la vertu, parce que la chaleur produit necessairement la force, la hardiesse, la magnanimité, la liberalité, la clemence et la justice; et la secheresse produit la fermeté, la constance, la patience, la modestie, la fidelité, le jugement” (p. 139). “Par sa froideur, le temperament froid et humide doit rendre foible, timide, pusillanime, défiant, ruzé, dissimulé, flatteur, aisé à offenser, vindicatif, avare, superstitieux; et par son humide, mobile, léger, infidelle, impatient, credule et sujet à babiller” (p. 144).

11. *Entretiens pointus*: “D’un autre qui, sortant du grand chemin pavé après avoir long-temps exercé son esprit, s’estonnoit de sa vivacité, il [Socrate] luy en découvrit la raison, alléguant que *son esprit s’estoit éguisé sur les grès*” (*Lach.* t. II, p. 293); *Etats de la lune*: “Il falloit bien que *notre esprit se fust aiguisé sur les grès du chemin*, car de quelque costé qu’il se tournast, il y faisoit *pointe*” (*Lach.* p. 5).